

Napoléon paraît ; tout rentre dans l'ordre ; le latin remonte sur le trône au sein de l'Université, et avec lui les écrivains romains reprennent leur place dans l'opinion.

Mais la stabilité n'est pas une qualité du dix-neuvième siècle ; et le latin, se voit assailli, aujourd'hui au nom d'une prétendue égalité, demain au nom de la religion et de la morale chrétiennes mises en danger par le paganisme des écrivains de Rome. Qui ne se souvient des violentes polémiques qui s'engagèrent entre Gaume et de Broglie, L. Veillot et Mgr Dupanloup, et récemment entre l'abbé Garnier et tout le monde ? De nos jours, l'on fait valoir surtout contre le latin la nécessité d'étudier les sciences pour répondre aux exigences d'une époque industrielle et scientifique, les langues modernes que les relations internationales devenues si fréquentes rendent en quelque sorte indispensables, et, à d'autres titres, l'histoire ou la géographie.

En dépit des efforts de tant d'adversaires conjurés pour ruiner son influence et l'expulser du domaine de l'enseignement, le latin subsiste toujours ; et il n'y a pas d'apparence qu'il se retire de si tôt. Voilà un fait ; mais comment l'apprécier ? Ce maintien du latin dans l'enseignement chez les diverses nations de l'Europe est-il fondé en raison, ou sommes-nous en face d'un de ces préjugés séculaires et universels qui retiennent dans l'erreur une partie notable de l'humanité et marquent un arrêt regrettable dans la voie du progrès ? Est-il vrai, comme on le dit parfois, que le latin ait fait son temps, et que l'heure soit enfin venue de reléguer dans les musées ou chez les amateurs d'antiquités ses draperies défraîchies par les années et d'un aspect trop gothique pour notre âge ?

D'accord avec la majorité des esprits cultivés de toutes